

L'Antipatriote

Plus de Frontières! — L'Humanité libre!

Le patriotisme est le dernier
refuge des coquins. (A. SPIES.)

ADMINISTRATION : 39, rue Vonck, à BRUXELLES

Notre ennemi, c'est notre maître.
(LAFONTAINE.)

Conscrit,

Dans quelques jours le hasard décidera de ta liberté; à sa fantaisie aveugle sera dévolu le pouvoir de décider lesquels d'entre vous prendront la livrée militaire.

A ceux qui endosseront cette livrée d'esclave, on répétera ce que Guillaume II disait à ses gardes nouvellement rentrés à son service :

Dorénavant, l'armée te tiendra lieu de famille. Si la fantaisie sanguinaire d'un homme ou d'un ambitieux le désire, tu te lanceras à la frontière et feras de ton mieux pour massacrer le plus de tes semblables. Si ton père, ta mère, ton frère en arrivent, un jour, à désertre la mine ou l'usine et si, pris de colère contre leurs exploiters, ils essayent de se venger des misères trop longtemps supportées, tu les fusilleras impitoyablement, si tes chefs te le commandent.

Tout cela sans réfléchir, comme il convient à un véritable *patriote*.

Ainsi le veut la morale capitaliste moderne, car si tu te demandais pour quelle nécessité tu dois tuer des Hollandais, des Allemands, des Français dont les mères et les sœurs pleurent, elles aussi, les absents, tu cesserais d'avoir les qualités requises pour être un *bon soldat*.

Si tu te permettais d'approuver l'indignation de tes parents malheureux et misérables contre le luxe scandaleux de leurs exploiters, ces sentiments humanitaires te feraient mépriser par tes officiers qui sont de *vrais soldats*.

Si le sort te désigne donc à endosser la tunique militaire, oublie que tu as été ouvrier et que tu le redeviendras; oublie qu'on t'a exploité et qu'on t'exploitera encore; oublie que tu as une mère, un frère, une fiancée et que les autres en ont aussi; oublie surtout qu'ils t'aiment car qui sait, si un jour de malheur tu t'en souvenais, ta main pourrait trembler quand on t'ordonnera la fusillade.

Voilà ce que tu feras, si tu tiens à être un *bon soldat*!

Ce n'est peut-être pas ce que tu ferais, si tu tenais à être un *homme*, car en ce cas ton cœur et ton amour de l'humanité te dicteront ta conduite.

—o—

La Patrie est où l'on aime; la famille où l'on est aimé!
Baron DE NERVO.

Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? — Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. PASCAL.

On aura la guerre au dehors tant qu'on n'aura pas fondé la paix sociale.
Ch. LETOURNEAU.

—o—

La Guerre et la Paix

Cette antithèse fut symbolisée par le sculpteur Barye : Un jeune guerrier de l'époque héroïque, n'ayant d'autre vêtement qu'une draperie jetée sur son genou, est assis sur un rocher, la jambe gauche portée en avant et la droite repliée; de la main droite il s'apprête à dégainer son épée; de l'autre main, il étreint le fourreau. Sa tête ceinte d'une couronne de lauriers, se tourne vers la droite. Son cheval, couché derrière lui, dresse les oreilles, hennit et n'attend qu'un signal pour se relever et emporter son maître au milieu de la mêlée. Un enfant nu, le « génie des combats », s'appuie sur le genou du guerrier et sonne du clairon. Cet enfant a une tournure à la fois charmante et superbe; sa pose est pleine de crânerie, tout en restant gracieuse, et ses membres unissent la vigueur à la délicatesse.

Quant au guerrier, dont l'énergique virilité s'accuse par une musculature qui n'a rien d'exagéré, il a dans son attitude le calme imposant du lion qui est sûr de sa force.

Tel est le groupe qui représente la *Guerre*.

Celui par lequel l'artiste a symbolisé la *Paix* n'a pas moins de simplicité et de grandeur. Ici, l'homme est un pasteur : il est assis sur un taureau, le pied droit posé sur la croupe de l'animal, la jambe gauche un peu allongée; il tient un *pedum* et regarde un petit garçon adossé à sa cuisse et qui joue de la flûte.

La grâce aimable de l'enfant contraste avec la tranquillité sérieuse du pâtre.

Voilà donc aux yeux de l'artiste l'antithèse symbolisée de « la Guerre et de la Paix ».

Ceux qui ont contemplé, au Louvre, ce chef-d'œuvre de Barye, se sont demandés, dans leur candide naïveté, pourquoi il était placé à une telle élévation dans la galerie de sculpture, que les yeux du spectateur ne peuvent discerner toutes les beautés de l'œuvre; le motif est bien simple: il est le même que celui qui a poussé nos pontifs officiels de l'« art gouvernemental » à écarter soigneusement des yeux de la masse avide de connaissances, les œuvres des Montald, des Frédéric, des Meunier; c'est le même encore que celui qui pousse actuellement les censeurs ministériels de Paris à fermer, au mépris de tout droit et de toute pudeur, les représentations de la troupe de l'« Œuvre », dont le crime était d'étaler aux yeux des spectateurs les infamies de la société bourgeoise: Ni Ibsen, ni Hauptmann, ni Frédéric, ni Barye, ne peuvent trouver grâce devant la cohorte capitaliste qui se pavanne au pouvoir.

Mais pourquoi surtout les œuvres artistiques visant le terrible problème de « la Guerre » tombent-elles impitoyablement sous les coups de griffes ministérielles?

Nous touchons ici du doigt tout l'intérêt que le capitalisme retire des guerres.

Le Socialisme, c'est une protestation permanente et persistante contre le régime guerrier et dévastateur qui a toujours été le monopole des classes dirigeantes!

Nous nous élevons contre les guerres sanglantes. Nous nous insurgons aussi contre l'encasernement universel.

Pourquoi la guerre répugne-t-elle au peuple? Parce que la guerre c'est le chaos régnant dans toutes les sphères de l'activité sociale; c'est le vol et le meurtre enseignés aux peuples par leurs gouvernements; c'est la misère s'attaquant impitoyablement à toutes les familles, fauchant les jeunes générations; c'est le carnage acclamé, blasonné, dignifié, couronné; c'est le droit brutal du plus fort érigé en code; la raison du plus puissant tranchant cyniquement les différends.

Pourquoi l'armée répugne-t-elle au peuple? Ouvrez les yeux, soldats, et votre conscience vous arrachera ce douloureux aveu: si l'Europe entretient à grands frais des armées permanentes de plus en plus nombreuses; si les casernes, les forteresses, les bastilles sortent de terre comme des exhalaisons malsaines; si des canons meurtriers et des engins terribles sont inventés dans le seul but de massacrer et de mitrailler l'adversaire à d'énormes distances, si les rangs des soldats ne regorgent que de malheureux, de déguenillés ou de mercenaires inconscients ou serviles; si le riche peut se pavaner dans son oisiveté et promener au soleil sa face ignoble et dégénérée, tandis que le claqué-sabot doit servir de chair à canons en même temps que de chair à dividendes, c'est que réellement il existe une classe d'opresseurs qui en est réduite à se servir de la force brutale pour asseoir et consolider son odieuse et provoquante domination.

L'armée n'est donc qu'une force brutale entre les mains du Capital.

Convaincus que l'armée est un instrument de domination entre les mains du riche pour écraser le pauvre, nous nous proclamons partisans du *désarmement international*.

L'abolition des guerres et des armées permanentes est dans les vœux de tous les esprits sensés et généreux; elle est soutenue par des philanthropes dont la bourgeoisie et la magistrature elles-mêmes admirent la science et la grandeur d'âme; au sein même de l'Eglise et du Christianisme, elle trouva dans Lamennais et d'autres penseurs d'éminents partisans;

dans les carrières libérales, que d'esprits larges ne se proclament pas partisans convaincus du *désarmement international*!

Ce que veut le Prolétariat ne sera pas taxé d'utopie!

Comment! Les principales nations, sous l'influence de la poussée ouvrière, ont été obligées de s'entendre pour empêcher la traite des noirs en Afrique et le trafic des nègres au Congo, et elles ne parviendraient pas à s'entendre pour empêcher le massacre des blancs en Europe.

Il appartiendra, heureusement, au Socialisme ouvrier, par son opiniâtre poussée, par la puissance de ses groupes, par la force morale qui le caractérisera, de faire cesser les gaspillages militaires, les folies chauvines soigneusement et perfidement entretenues par une classe aux abois!

Désormais, grâce aux ouvriers de toutes les nations, de toutes les races, le militarisme ne sera plus cette espèce de Colin-Maillard terrible et redouté qui, sous prétexte d'affranchir les peuples et de les civiliser, ne fait que détruire et dévaster les fruits du travail, en laissant dans tous les cœurs des ferments de haine et de rancune!

La victoire lui appartiendra, car le drapeau rouge sous les plis glorieux desquels il s'abrite est celui, non pas de la revanche d'une nation contre une autre, mais celui de la revanche de l'Humanité entière contre l'Ignorance et le Préjugé, de la revanche de l'Idée contre la Barbarie!

C'est ce drapeau qui abritera un jour l'union des peuples, la fusion et la réconciliation salutaires des classes, la substitution de la solidarité à l'égoïsme, la disparition des plaies multiples du paupérisme et l'écrasement de l'*Autorité* par la *Liberté*.

VIVE LE DÉSARMEMENT!

Les lois produisent les guerres, et les guerres enlèvent une partie des habitants du Monde.

LINGUET.

Ce qui se passe dans l'Armée

Ah! quel plaisir d'être... soldat.

Voici un fait entre mille. Celui qui le rapporte est digne de foi. En 1886, il fut envoyé avec 90 disciplinaires au Sénégal, sur le Haut-Fleuve. De ces 90 hommes, 13 revinrent, et sur ces 13, 2 moururent à l'hôpital de Rochefort.

Ces jeunes gens, dont quelques-uns n'étaient coupables que d'un mouvement de colère qui peut s'emparer, je l'affirme, de plusieurs d'entre nous, étaient occupés à construire une ligne de chemin de fer. Sous le soleil dévorateur, ils portaient, à même le dos, des boîtes à biscuits emplies de terre et sur leurs bras ils charriaient les moellons. Pour une journée de ce rude travail, accompli sous la menace de la trique, ils avaient, comme nourriture, *vingt-cinq grammes de riz*. Pour ne pas mourir de faim, dit simplement le survivant conteur de l'affreuse histoire, je *rongeai des écorces d'arbre* et je *mangeai de l'herbe*.

Encore s'estimait-il heureux en voyant les supplices qui accablaient ses camarades, suspects d'avoir murmuré ou protesté. L'un d'eux, Prévoist, est attaché par les pieds et par les mains, exposé au soleil, et les cris horribles qu'il poussait, clamant sa douleur, demandant à boire, ayant importuné, sans doute, ses bourreaux, un caporal lui brûla la cervelle. Laurent, mis en croix sur le sol, en plein midi, par ordre du sous-lieutenant, se plaint; il est, en punition, enfermé, privé de manger et de boire, réduit à la suprême ressource des naufragés: à boire son urine.

Astier est mis aux fers et si rudement amarré qu'au bout de huit jours, lorsqu'on le délivre, ses doigts sont rongés par les mulots. Il se révolte et est tué, par un sergent, d'une balle dans la tête. Racabombe, cherchant à fuir, reçoit une balle dans la cuisse; il est emprisonné et, pour échapper aux bourreaux, il se lance à trois reprises contre un arbre, se fend la tête et meurt, délivré.

Tous ces hommes étaient désarmés; on pouvait impunément les traiter, comme on ne traiterait pas une bête immonde. « Si j'entreprenais, dit le narrateur, de vous conter toutes les horreurs dont je fus témoin, je n'en finirais pas aujourd'hui ».

(LE JOURNAL).

Il est bon de substituer à l'idéal de la patrie, un idéal plus élevé et meilleur, celui de l'Humanité.

(*La Question Sociale.*)

Th. ZIÉGLER.

Guerre et Conquête. — Le brigandage à la tête d'une armée. (La grandeur du crime est la seule différence qu'il y ait entre un conquérant et un brigand.)

MARAT (1774).

Conscription

Un homme prend un sac ou un pot, et dit à un autre : Mon ami, tu vas poser ta main dedans, et si tu prends un des cent premiers numéros, je t'ôterai ton habit, ta veste, ta culotte, ta chemise, bref, je te mettrai nu comme un ver et je t'examinerai de la tête aux pieds; et si tu es infirme, invalide, propre à rien, je te renverrai chez toi pour y continuer l'espèce.

Si, au contraire, tu es bien conformé, bien portant, en un mot, si tout annonce que tu sois un membre utile à la société, un artiste robuste, un homme capable de vivre et de faire vivre les tiens par ton travail, et ensuite d'avoir de beaux enfants et de les nourrir, alors je te mettrai une corde au cou et je t'enverrai tuer.

BOUCHER DE PERTHES.

Le patriotisme exclusif, qui n'est que l'égoïsme des peuples, n'a pas de moins fatales conséquences que l'égoïsme individuel : il isole, il divise les habitants des pays divers, les excite à se nuire au lieu de s'aider; il est le père de ce monstre horrible et sanglant qu'on appelle la guerre.

(*Livre du Peuple.*)

LAMENNAIS.

Esprit militaire : On entend quelquefois par ces mots, l'esprit de garnison, c'est-à-dire l'esprit nécessaire pour savoir jouer aux dominos; mais le véritable esprit militaire est celui qui nous fait trouver le meilleur moyen de brûler, piller, massacrer, et ensuite de dresser les autres à en faire autant.

BOUCHER DE PERTHES.

LA PATRIE

Toute la journée, Pervenchères a été en rumeur. Des bandes de conscrits, leurs numéros fièrement piqués à la casquette, enrubannés de nœuds flottants et de cocardes tricolores, ont parcouru les rues en chantant des chansons patriotiques. J'avise un petit garçon, fils d'un fermier de mon père, et je lui demande :

— Pourquoi chantes-tu ?

— J'sais pas... j'chante!...

— Tu es donc content d'être soldat?...

— Non, bien sûr... J'chante parce que les autres chantent.

— Et pourquoi les autres chantent-ils?

— J'sais pas... Parce que c'est l'habitude quand on est conscrit...

— Sais-tu bien ce que c'est que la Patrie?

Il me regarde d'un air ahuri. Evidemment, il ne s'est jamais adressé cette question.

— Eh bien, mon garçon, la Patrie c'est deux ou trois bandits qui s'arrogent le droit de faire de toi moins qu'un homme, moins qu'une bête, moins qu'une plante : un numéro.

Et vivement, pour donner plus de force à mon argumentation, j'arrache le numéro et en frotte le nez du paysan et je poursuis :

— C'est-à-dire que pour des combinaisons que tu ignores et qui ne te regardent pas, on t'enlève ton travail, ton amour, ta liberté, ta vie... Comprends-tu?

— P'tête ben!...

Mais il ne m'écoute pas et suit, d'un air inquiet, le bout de carton que ma main promène en zigs-zags, dans l'air, et timidement :

— Rendez-moi mon numéro, dites, monsieur Sébastien!

— Tu y tiens, alors, à ton numéro?

— Dame!... ben sûr que j'y tiens... Je le mettrai sur la cheminée, à côté de l'image de ma première communion.

Il le repique à sa casquette, regagne son groupe et se remet à chanter.

Je l'ai revu, le soir. Il était ivre et portait un drapeau dont les franges traînaient dans la boue...

Ah! que j'ai quelquefois envié les ivrognes.

Sébastien Roch, par OCTAVE MIRBEAU.

Les hommes qui sont partisans obstinés des grandes armées et des grandes flottes, ont beau avoir la bouche pleine du nom de liberté; ce sont les complices ou les dupes des plus grands ennemis que la liberté ait jamais eus. MICHEL CHEVALIER.

DISCIPLINE (1)

... Mon horreur, ou plutôt mon dégoût de l'état militaire est maintenant si grand que je m'estime fort heureux de ne plus partager l'existence de ces hommes, mes camarades, que je vois aller et venir dans ma chambre, depuis que le colonel est sorti, marchant sur la pointe des pieds, parlant bas, n'osant pas se montrer aux fenêtres, le grand chef se promenant encore toujours dans la cour du quartier.

Toute la semaine ils ont vécu ainsi, courbaturés par la répétition inutile des mêmes manœuvres et des mêmes exercices, terrorisés par les dogmes de la religion soldatesque, pliés en deux sous le respect et la peur que leur inspire la doctrine de l'obéissance passive. Véritables bêtes de somme pour la plupart, loupeurs pour le reste, mal nourris, mal logés, blanchis le long des murs, dépouillés de toute espèce d'idée, les mêmes expressions et les mêmes locutions revenant sans cesse dans leur langage imbécile, ils n'ont plus que deux préoccupations, ils n'éprouvent plus que deux besoins : manger et dormir. Et, aujourd'hui dimanche, comme ils ont la permission de sortir, ils sont allés traîner leurs sabres dans les rues, bêtement, deux par deux, ou trois par trois, s'entretenant encore — exclusivement — pendant ces quelques heures de pseudo-liberté, des détails du service, des commandements, des consignes — esclaves si bien faits à leur servitude qu'ils ne savent plus, au montant du repos, parler d'autre chose que des coups de fouets qu'ils ont reçus ou de la solidité de leur manille. — Puis, ils s'en iront dans les cabarets louches, dans les rues où l'on vend de l'eau-de-vie qui rape la gorge, et du vin qui violace les comptoirs. Ils s'attableront là, cinq ou six devant un litre, chantant à tue-tête :

C'est à boire qu'il nous faut!...

en attendant que la nuit tombe et qu'ils puissent aller s'engouffrer, gaeulant bien fort et se tenant par le bras, dans ces bouges où il faut faire la queue, quelquefois, comme au théâtre, devant la porte des putains.

(1) « Biribi » par Georges Darien, un volume in-8, chez Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

Oh bétail aveugle et sans pensée, chair à canon et viande à cravache, troupeau fidèle et hébété de cette église : la caserne et de sa chapelle : le lupanar ! ah ! oui je rejoindrai tout à l'heure, avec plaisir, la « boîte » dont je suis sorti hier et où je dois rendre bientôt, le rapport me portant ce matin huit jours de prison pour réponse insolente. Plutôt la prison que le spectacle de cet avachissement stupide, de l'écœurante banalité de cette vie misérable ! Plutôt la désertion — le seul vrai remède peut-être — plutôt tout que de jouer un rôle, puisque j'ai conscience de son indignité, dans cette comédie ignoble, dans cette parade où Mangin s'impose aux spectateurs et arrive, à force de donner des coups de pieds dans le derrière de Vert-de-Gris, à se faire prendre au sérieux — même par sa victime.

GEORGES DARIEN.

Il est une vertu supérieure à celle de la patrie, et cette vertu c'est l'amour de l'Humanité. MABLY (*Entretien de Phocion*).

En France, la Cour reconnaissait la nécessité des filles de joie partout où il y avait des soldats. Alors, comme aujourd'hui, on considérait les deux institutions comme intimement liées.

YVES GUYOT (*La Prostitution*).

A BAS LA GUERRE !

Proudhon, malgré ses éclairs de génie, eut un jour la malencontreuse idée de faire l'apologie de ces boucheries honteuses qui s'appellent les guerres. Les guerres ! ces fléaux de l'humanité, le grand philosophe a pu, dans un moment d'égarement étrange, les considérer comme une nécessité sociale « la guerre, disait-il, est un fait extra-humain, elle est essentielle à la vie des nations, à la production même de l'homme et de la société ; par elle se révèlent, aux premiers jours de l'histoire nos facultés les plus élevées : religion, justice, poésie, beaux-arts, économie sociale, politique, gouvernement, noblesse ! »

Oh abomination !

Ces guerres sont donc les sources de l'idéal, la matière des épopées, le véhicule des progrès ! Elles seraient indispensables au développement moral de l'humanité !

La guerre serait une école de bravoure ! Mais le savant qui étudie et scrute les mystères de l'univers, le physicien affrontant les périls et les obstacles pour découvrir de nouveaux procédés et dompter les éléments, le géographe qui réalise l'unité physique du globe, le philosophe qui en réalise progressivement l'unité morale, mais enfin le simple artisan qui féconde son travail par ses sueurs ; tous ceux-là, tous ces coopérateurs divers du Progrès, pacifiquement, opiniâtrement, ne rendent-ils pas, en un seul jour, plus de services à la Société que les guerriers les plus illustres, que les politiciens auxquels on dresse béatement les plus resplendissants trophées !

Qui provoque la guerre ? Le Capitalisme, Pourquoi ? Pour user d'un dérivatif suprême contre les revendications sociales, pour exposer aux gueules des canons ceux dont le crime est de ne pas croire que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes !

Quels éléments constituent les armées permanentes ? Les prolétaires, les meurt-de-faim, les dépossédés, appelés également, en temps de paix, à protéger une « patrie » dans laquelle ils ne sont que des parias, à défendre des usines où ils sont esclaves, à garder les propriétés auxquelles ils n'ont pas accès !

Détruire cette odieuse institution barbare jusqu'à nos jours par d'infâmes préjugés, écraser les institutions idiotes qui la maintiennent debout, déraciner des cerveaux cuivriers les âneries patriotiques dont ils sont encrassés, saper les fondements de l'Autorité brutale et exécrable ; voilà notre but, voilà la tâche que nous nous imposons !

Arrière donc les guerres !

Arrière le meurtre de l'homme par l'homme érigé en code par les gouvernements !

Arrière les pillages, les pirateries des soldatesques comédies !

A bas le Capitalisme !

Vive le Désarmement !

—o—

L'enfer du monde dépasse l'enfer du Dante, en ce que chacun doit être le diable de son voisin : il y a aussi un archidiabole, supérieur à tous les autres, c'est le conquérant qui place des centaines de mille hommes en face les uns des autres et leur crie : « Souffrir, mourir, c'est votre destinée ; donc fusillez-vous, canonnez-vous les uns les autres ! » Et ils le font.

SCHÖPFENHAUER.

—o—

Assassin de sa mère par ordre

Un journal sicilien fait le récit d'un épisode vraiment inouï qui se rattache aux récents événements en Sicile :

Parmi les soldats du 58^e régiment d'infanterie envoyés dans le village de Marirco pour maintenir l'ordre (?), se trouvait un nommé Bonafede, natif de cette localité. Bonafede faisait partie du détachement qui, sous le commandement du commandant Merli, défendait l'hôtel de ville de Marirco.

Ce détachement ayant été attaqué par la foule avec beaucoup de fureur (le nombre des soldats blessés dans cette affaire est, paraît-il assez considérable), le commandant ordonna de faire feu. Bonafede, bien entendu, déchargea son fusil en même temps que ses camarades.

Or, détail horrible, parmi les personnes tuées par les balles à cette occasion se trouve sa PROPRE MÈRE.

Eh bien ! futurs soldats qu'en pensez-vous ?

C'est horrible, n'est-ce pas. Et qui sait si pareille situation ne se présentera pas pour vous ?

Evitez, si vous le pouvez, de vous trouver dans une aussi criminelle position. Et si vous ne le pouvez pas, qu'au moins votre cœur, en cette alternative ou de tuer votre mère ou de désobéir, qu'au moins votre cœur parle seul.

—o—

A LIRE :

Le *Libertaire*, organe socialiste-révolutionnaire, paraissant tous les quinze jours, 2 centimes le numéro ; abonnement par an : intérieur 1 fr., extérieur 2 fr. Administration : 39, rue Vonck, St-Josse-ten-Noode-Bruxelles.

La *Révolte*, paraissant tous les huit jours avec un supplément littéraire ; 10 centimes le numéro. Administration : rue Mouffetard, 140, Paris.

La *Revue libertaire*, paraissant tous les quinze jours ; 15 centimes le numéro, extérieur 20 centimes. Administration : rue Gabrielle, 32, Paris.

De *Fakkkel*, organe communiste flamand à 2 centimes, paraissant tous les quinze jours. Administration : Café Amnestie, 3, marché du Vendredi, Gand.

Administrateur : HENRI WILLEMS

Imprimerie Charles HERKELBOECK, 39, rue Vonck, St-J.-t.-N.